

notre terreur

réalisation Sylvain Creuzevault
Le d'ores et déjà

Un peuple n'a qu'un ennemi dangereux, c'est son gouvernement.
Saint-Just

Nouvelle création collective pour onze acteurs et six techniciens, Notre terreur interrogera la chute de Robespierre, sa mort, son dernier jour.

Qu'est-ce que la Terreur ? Quel sillon laisse dans notre présent l'idéal de démocratie et de pureté des hommes de quatre-vingt-treize ? Comment regardons-nous cette "scène primitive" de la légende révolutionnaire ? A-t-elle un avenir ? La création est en cours... avec : comme paysage en ruines, la ville globale ; comme point de vue, la provocation ; comme situation, l'entrée de l'humanité dans une crise du capitalisme ; comme expérience du public, les luttes sociales gigantesques

Comme sources enfin, les procès-verbaux des séances de la Convention, des historiens du XIX^e siècle, des poètes du XX^e - Bertolt Brecht et Heiner Müller --... et les spectres de l'avenir.

la pièce

Il a effectué sa formation à l'École Internationale de Théâtre Jacques Lecoq, à l'École du Studio d'Asnières et au Conservatoire du Xe arrondissement de Paris. En 2002, avec trois amis (Damien Mongin, Louis Garrel et Arthur Igual), il crée la compagnie d'Ores et déjà. Il met en scène leur première création, *les Mains bleues* de Larry Tremblay (2003) et monte *Visage de feu* de Marius Von Mayenburg (2005). Outre son travail de metteur en scène, il joue également avec la compagnie dans *Un homme qui dort* (2004), mit en scène par Damien Mongin, et la *Corde* de Damien Mongin (2006), où il interprète Thésée.

En 2006, il monte *Baal* de Bertolt Brecht, présenté dans le cadre du 35^e festival d'Automne aux Ateliers Berthier ; il dirige *le Père Tralalère* en 2007, création collective de la compagnie, et signe, en 2008, la mise en scène de *Product* de Mark Ravenhill avec Christian Benedetti.

Sylvain Creuzevault



Le d'ores et déjà

Groupe de jeunes acteurs réunis depuis 2002 dans un même esprit de recherche, il travaille en collectif sur des textes ou expérimente, sans œuvre préexistante, une écriture scénique fondée sur l'engagement individuel des acteurs.

Le projet (à long terme) de la compagnie d'Ores et Déjà est de créer, d'ici quelques années, un lieu de travail et de représentation où ils pourront approfondir leur recherche et la mettre en pratique sur l'année dans un ensemble de créations liées par un propos commun et se répondant les unes aux autres.

Ils aborderont également des textes dits « classiques », tels que *Roméo et Juliette* de Shakespeare, *Jeanne d'Arc au Bûcher* de Claudel. Il s'agira de confronter toujours les « classiques » avec aujourd'hui, c'est-à-dire de confronter le temps, le passé, l'Histoire avec aujourd'hui, la société, le monde. « Dans ce lieu nous aiguiseurons nos armes théâtrales, et nous engagerons une collaboration continue avec les organismes locaux, confrontant le théâtre au quotidien des gens. »

mercredi 17 mars à 19h30
jeudi 18 mars à 20h30
vendredi 19 mars à 20h30
samedi 20 mars à 20h30
lundi 22 mars à 19h30
mardi 23 mars à 19h30
mercredi 24 mars à 19h30
jeudi 25 mars à 20h30

durée estimée - 2h

Le Quai - Théâtre 400

rencontre avec l'équipe artistique
mercredi 24 mars
à l'issue de la représentation





Quels ont été vos matériaux de base pour la création collective *Notre terreur*, elle aussi exclusivement bâtie sur des improvisations ?

Sylvain Creuzevault : Lorsque j'ai proposé, pour la création du *Père Tralalère*, le thème de la fuite des origines, j'avais une idée en tête qui était 1789 : la fin de l'absolutisme, la fin de la féodalité, la fin des privilèges, la justice... Dès que l'on pose, en Histoire, la question d'un renversement de l'ordre social existant dont le mouvement est une révolution, on est confronté à la question de la violence, qui peut parfois atteindre la terreur ; comme en 1793. D'autre part, en 1989, deux cents ans après la Révolution, c'est la chute du mur de Berlin, et cette célébration un peu décaféinée du bicentenaire de la Révolution. Il y a eu, depuis, une réappropriation terrible des vocables révolutionnaires. J'avais également en tête le courant historiographique représenté par l'académicien François Furet qui condamne la Terreur, avec une sorte de dégoût, né de la peur... Ce qui me fascine, surtout, c'est ce paradoxe fondateur de la société moderne entre Egalité et Liberté. Ces deux concepts ont généré des conflits terribles en deux cents ans, allant de la liberté jusqu'au libéralisme, et de l'égalité à l'égalitarisme. Historiquement, la période de la Terreur (qui s'étend de septembre 1793 à juillet 1794) les réunit. Des libertés individuelles étaient nécessaires et cette nécessité là va créer un flot de boue historique incommensurable. Le thème de *Notre terreur* est alors sûrement celui du retour aux origines. Nous tentons donc de comprendre pourquoi la période historique de la Terreur est incarnée dans le corps de Robespierre, par exemple, ou de comprendre les raisons qui font que Louis XIV ou Napoléon sont présentés comme de grandes figures de l'éducation historique alors que le premier gouvernement révolutionnaire est incroyablement entaché dans les livres d'Histoire. L'Histoire c'est toujours l'histoire de l'État.

Le titre que vous choisissez est éloquent : vous éliminez la majuscule de « Terreur », comme pour signifier que ce spectacle ne se réduit pas à une pièce historique...

SC : Il s'agissait de trouver à l'intérieur de ces problématiques les espaces proprement théâtraux. Les acteurs ont d'ailleurs travaillé sur le mouvement physiologique, neurologique de la terreur. C'est une émotion passionnante théâtralement car elle n'est pas univoque : on peut aussi bien terroriser qu'être terrorisé. Elle engendre des dynamiques d'actions et de réactions très riches pour le jeu de l'acteur (tirer, pousser, emmener vers soi, ou hors de soi, etc.).

La réflexion politique au coeur de *Notre terreur* alimente sûrement celle sur le fonctionnement de la compagnie D'ores et déjà. Vous revendiquez des créations collectives, sans hiérarchie entre metteur en scène et acteurs...

SC : Cela alimente en effet la question suivante : la répétition est-elle ou non un espace social ? Savoir ce que doit être la troupe, nos modes de fonctionnement, nos moyens de production, savoir ce que doit être le théâtre public, s'il faut passer dans une structure égalitariste, égalitaire, s'il est possible de fonctionner en véritable démocratie, sont autant de débats permanents dans D'ores et déjà. Il est très difficile de se soustraire à une autorité sur un plateau. Notre travail collectif consiste à trouver le processus qui ne rende pas le metteur en scène plus important que l'acteur. L'acte de mise en scène ne m'appartient pas uniquement puisque l'acteur en est le principal ouvreur. Il me semble cependant primordial d'avoir le regard extérieur du metteur en scène pour savoir si les propositions sont ou non saisissables. Le théâtre est toujours pour moi une histoire d'espace, une façon de trouver la bonne distance avec laquelle observer les choses.